



LA MODE A PARIS.



I.

Le *mot* court les rues sans que la *chose* soit comprise. Porter des vêtemens de telle forme, de telle étoffe, de telle couleur; se coiffer de telle façon; se botter de telle autre; aux yeux des gens superficiels, voilà la mode! erreur. Bien qu'Ulhendorf ait fourni l'habit, Ashley la chaussure, Valker les gants, Bandoni le chapeau, on peut être encore un personnage fort disgracieux, fort

emprunté, fort maussade, fort peu à la mode. C'est que la mode a d'autres exigences que celles dont se prévaut la vanité du tailleur, du coiffeur ou du bottier. Dans son acception rigoureuse, mode signifie manière d'être, du substantif latin *modus*. Donc, être à la mode implique la nécessité de conformer ses gestes, ses paroles, son maintien, son costume, aux goûts et aux préférences du monde; ainsi le vêtement n'est qu'un accessoire. Puis, comme le monde goûte de préférence ce qui est bien, il appert, à mon avis, que la mode doit être le culte du beau, la science des convenances, l'art de se dégrossir, de se polir, de se perfectionner.

Examinée sous cette face, la mode serait la chose la plus attrayante, la plus utile, la plus admirable qui se pût trouver. Mais à Paris moins qu'ailleurs, on ne doit compter sans la sottise, et, sauf de rares exceptions, homme à la mode est devenu synonyme d'homme ridicule.

Ce sont les gens ridicules au point de vue de la mode que je vais disséquer ici. Les uns, sous prétexte de s'en constituer les chevaliers errans, se livrent à de perpétuels attentats contre la décence et le bon ton; les autres, sous la forme du dédain et du mépris, ne sont ni moins odieux, ni moins absurdes. Le sujet se divise par conséquent en deux classes de coupables : 1°. « cou-

pables par exagération et sottise; 2°. coupables par insouciance ou par système. » Pour ceux-ci comme pour ceux-là, point de quartier!

Abordant les variétés de la *première classe*, et mesurant la portée de chacun autrement qu'à la longueur du gilet, au drap de la redingote ou au nœud de la cravate, je donnerai en outre une idée du langage, des habitudes et des manies de ces barbares civilisés, de ces ilotes intellectuels.

II.

En première ligne, au sommet de l'échelle, le *fashionable*, importation britannique, à qui les travers nationaux ne suffisent pas. Son signalement est invariable: il porte des favoris en collier et des gants blancs, toujours des gants blancs. Ses vêtements sont taillés dans le dernier genre, le genre extra-burlesque. Il a les flancs coupés, la taille emprisonnée; c'est un mannequin de fripier. Il ne va nulle part sans éperons; l'éperon constate son identité: c'est sa médaille, son passeport. Il tient, quand il marche, ses bras en équerre et calcule ses moyens de séduction d'après l'ouverture de l'angle qu'il décrit avec les coudes. Il n'a jamais compris qu'un homme qui se respecte pût avoir de bons yeux:

aussi le lorgnon est-il le meuble le plus indispensable de sa toilette. Après le lorgnon, les bottes vernies et le pantalon à guêtres; après tout cela, l'absence préméditée du col de chemise.

D'ordinaire on salue en baissant la tête; pour lui, c'est une façon trop bourgeoise. Il combine simultanément une brusque retraite d'épaules et un avancement de cou suivis d'oscillations saccadées: voilà sa manière; il la tient pour délicate: à chacun son goût.

L'outréculance du fashionable se révèle partout, incessamment, indéfiniment; mais c'est au théâtre, dans les loges d'avant-scène, qu'elle est flagrante, nauséabonde, intolérable. Il n'est pas venu pour entendre, encore moins pour laisser entendre les autres: il est venu pour poser, se carrer, se pavaner, faire la roue; et il fait la roue, se carre, se pavane. Au travers d'une scène pathétique, quand tous les mouchoirs sont trempés, il se prend à lancer une impertinence; puis il éclate de rire, gesticule, envoie des baisers aux figurantes, trouble les acteurs et irrite le parterre, qui crie: A la porte! Oh! alors, ce n'est plus de la gaité, c'est du délire qui saisit le fashionable: il se roule, il se tord, car la salle entière a les yeux sur lui. Durant l'entr'acte, pour ne pas déroger dans l'opinion des loges et de la galerie, il avale bruyamment des glaces ou se

gorge de champagne. Quel homme charmant!

Il parle beaucoup; mais a-t-il jamais jeté une once, un gramme d'idée dans la circulation? Sa prodigalité ne va pas jusque là. Il parle très-haut, à cette fin que les voisins ne perdent rien du parfum de son jargon. Il met à divulguer ses turpitudes autant de zèle qu'un autre à les voiler. Il faut absolument que vous sachiez que son ajezan faillit se couronner hier sur le pavé; que Crémieux lui offrit de troquer un gris-pommelé contre son bai-brun anglais; que la petite Julie lui a donné rendez-vous, que... que... etc. Puis il s'interrompt pour crier à ses amis: « Savez-vous les nouvelles du jour? » Ici, vous prêtez l'oreille croyant apprendre quelque chose d'intéressant.

« Eh bien! Ernest s'est brouillé avec la grosse Pauline; il entretient le *Léopard*! A propos « j'ai vu le *Tigre*, et je déclare qu'il est décidément fort distingué, infiniment supérieur! » — Vous ne comprenez pas? je le crois bien; le *Léopard*, c'est une femme; le *Tigre*, c'est une femme. L'année dernière, ces deux femmes galamment baptisées de noms d'animaux eussent été ravissantes, délirantes, renversantes, colossales, pyramidales et même assez pures; mais, que voulez-vous? l'épithète est fugitive et l'adjectif éphémère.

De quoi vit le fashionable? a-t-il des rentes sur l'état, des fermes au soleil, des capitaux en circulation? question embarrassante. Interrogez-le, il vous dira : « *Je suis dans les affaires.* » Quelles affaires? nul ne le sait; et pourtant le fashionable roule calèche et tilbury; ses chevaux sont rapides, fringans, bouillans d'ardeur; aux promenades de Longchamp, les connaisseurs admirent son attelage, alors qu'il fend l'air, le fashionable, ayant à ses côtés une femme empanachée de plumes qui flottent au gré du vent. Ou je me trompe fort, ou ces mots : *Je suis dans les affaires* ont une grande latitude; ils signifient le plus souvent : « Je tourne les « rois à l'écarté. — J'ai trouvé l'occasion de prêter « à un fils de famille 10,000 francs, dont 20 « francs 10 sous payés en argent, et le reste en « cirage, cercueils, jouets d'enfants, etc. »

Et voilà comment le fashionable est *dans les affaires.*

Sa vie, du reste, est toute extérieure, toute au dehors. Il ne hante que les mauvais lieux, les *divans*, les réunions équivoques, les sociétés suspectes. C'est une de ces plantes vivaces et filandreuses qui s'embarrassent dans vos jambes en plein champ, mais dont les bonnes terres et les enclos bien cultivés sont vierges.

III.

Dans la sphère de sottise et d'imbécillité que je dois parcourir, le fashionable occupe le pôle arctique; le pôle antarctique est habité par le *crétin* de la mode, autre variété de la même classe. Pour celui-ci chaque objet n'a qu'un sens matériel, une valeur intrinsèque. Il ne vous accoste jamais, sans tâter le drap de votre habit; il vous décoiffe en pleine rue pour souffler sur les poils de votre chapeau, et termine son examen par ces mots sacramentels : « Mon chapeau est « plus beau que le vôtre et il me coûte moins « cher! »

Là-dessus, il se découvre et vous met sous le nez un gros et lourd bastion figurant à merveille un tuyau de poêle. — « Et votre redingote, mon cher? mais vous êtes donc fou? « c'est encore un fameux farceur que votre tailleur! il ne se ruine pas en étoffe! mais c'est « trop court; il n'y a pas une aune de drap dans « une redingote pareille. » — Regardez-le dans ce moment : vous verrez battre sur ses talons deux longs pans de laine sans tenue, sans grâce, ramassant plus de crotte qu'un tombereau de l'entreprise des boues. Ce qui n'empêche pas qu'il vous plaigne et vous méprise, l'honnête

crétin, de porter des vêtemens plus commodes et plus élégans que les siens.

Entre autres sottises, le crétin a la prétention d'être grand connaisseur en toutes choses. Lui seul flaire les *bons endroits*, comme il dit; lui seul jouit de tout au prix coûtant. Il dine avec trente sous bien mieux qu'un autre avec dix francs. Essayez de son traiteur: il vous présentera; vous n'en serez pas fâché, parole d'honneur. Et pour vous décider il dresse un menu, l'additionne, compare, calcule et s'épuise à démontrer qu'il s'agit au moins pour vous d'un bénéfice de trois francs par mois! Garez-vous de ses bizarres séductions si vous tenez à conserver votre habit sans tache et votre estomac sans colique; car l'un et l'autre courraient de grands risques dans les bouges humides, sombres et mal-propres où ce racoleur pousserait votre imprudent appétit.

Le crétin gîte communément dans un quartier populeux, au troisième étage d'une maison sans portier. Son allure est pesante et son faux col démesuré; il se croirait immoral, impie, athée, s'il sortait le dimanche et les jours fériés autrement qu'en habit noir, en cravate blanche et en gilet chamois. Il a des socques avec une grosse figure empourprée, préfère de beaucoup les souliers aux bottes, ignore l'usage des sous-

pieds, retrousse son pantalon quand il fait de la boue et couvre son chapeau d'un mouchoir s'il survient une averse. Sa profession est agent d'affaires, architecte ruiné ou bien employé de la caisse hypothécaire.

Lui aussi, il a son patois. Par exemple: il est sur son *trente-deux*; il a le chapeau numéro *un*; il distille la fine plaisanterie, vante ses fins bas de soie, son fin parapluie; va prendre la fine demi-tasse et n'oublie pas de parler de son fin louviers. Bref, tout est *fin* dans son langage; que n'en puis-je dire autant de son esprit?

IV.

Voici l'*acéphale*. Attention au roi, au sultan du mauvais goût. C'est l'opposé du crétin et son ennemi personnel. Tandis que l'un s'en tient exclusivement à la cravate blanche et à l'habit noir, l'autre étale une profusion de couleurs, une discordance d'étoffes, une exagération d'ornemens à vous donner le vertige: il entasse pêle-mêle le vert sur le bleu, le bleu sur le jaune, le rouge sur le blanc. C'est un monceau indigeste de soie, de velours, de gances, de chaînes en similor, de lorgnons en cuivre doré, que sais-je? D'ordinaire, l'*acéphale* est arrivé de St-Amand, de Guéret ou d'Issoire pour faire son droit. Il a

ouï dire à Issoire : « Oh ! Paris est une ville « étonnante ! il y a bien peu de villes comme « Paris, en France, c'est un fait. — Il ne faut pas « être manchot pour se retrouver dans Paris ; « et puis les Parisiens ! oh , oh ! les Parisiens ! à « côté d'eux , vous auriez diablement l'air pro- « vincial ; ah ! ah ! »

« Parlez pour vous » se dit l'acéphale, « mais « moi ! nous verrons ! »

Sur ce , à peine débarqué des diligences Laf-
fite et Caillard, il est préoccupé d'une idée fixe ,
torturé par une passion malheureuse, celle d'être
pris pour un Parisien , d'avoir bon ton, d'être à la
mode. Vite il se débarrasse des hardes issoiriennes
et fait peau neuve. Quelle peau ! Porte-t-on des
chapeaux pointus ; il se coiffe, lui, d'un pain de
sucre. La redingote *dos de hanneton* est-elle en
vogue ; il endosse un morceau de drap écarlate dou-
blé de soie blanche. Il dépouille les fripiers du Pa-
lais-Royal, car c'est au Palais-Royal qu'il vient
rebondir, de tout ce clinquant d'oripeaux dispa-
rates dont ils bariolent leur devanture. L'acé-
phale consomme à lui tout seul cette masse de
gilets tramés d'or et de soie qui servent d'amorce
à l'ébaubissement des niais. Affublé de son nou-
veau travestissement, armé d'une badine en fer
creux, l'acéphale est à garder sous verre ; il se
contemple, il se retourne, il se suffit à lui-

même, il se met à la fenêtre pour se voir passer.

Ce n'est pas tout. Les Parisiens grasseyent en
parlant ; l'acéphale gazouille, et ce gazouille-
ment frelaté d'accent auvergnat ou berrichon
ne laisse pas de former un idiome très-harmo-
nieux. Sa méthode est de n'admirer rien et de
déprécier tout. Montrez-lui un monument cu-
rieux, un édifice grandiose ; il répond d'un air
goguenard : « Connu, mon cher ! » ou bien :
« Je sors d'en prendre. » Racontez-lui un beau
trait, il vous coupe la parole : « Dites donc ? —
Quoi ! — Vous voyez bien ce monsieur qui passe,
il a mille écus à manger par jour ! » Vous haussez
les épaules. Il ajoute : « Regardez cet hôtel ; eh
bien ! je donnerais dix francs de bon cœur pour
qu'il fût à moi. »

Imaginez-vous quelque chose de plus fasti-
dieux qu'un pareil animal ?

V.

Ici, changement à vue. Le théâtre représente
un salon. Suivez la direction de mon doigt :
vous avisez d'ici ce gros homme à la face grasse
et lymphatique, au ventre pendant en vessie, à
la jambe grêle et torse, qui se traîne mollasse-
ment, comme un canard, les pieds en dehors.
Eh bien ! ce gros gaillard-là, parodie de Silène,

il se vante de jouir d'une taille svelte et d'une santé délicate. Narcisse prosaïque et butor, il s'est fait un culte de lui-même, de ses grosses joues, de ses gros flancs; il s'accable de respect et de flanelle, d'admiration et d'étoffe ouatée. Il ne touche pas à ses mains de peur de les gâter, il ne va qu'en voiture dans la crainte de causer du mal à ses pieds.

Inhablement, stupidement luxueux, il se barde de joaillerie; il ne manque jamais de vous offrir de la poudre de rose dans une boîte d'or surchargée de brillans. A chacun de ses doigts deux bagues, dans chaque bague des cheveux; cheveux de toutes couleurs, symbole chimérique de ses bonnes fortunes, et dont son coiffeur a sans nul doute fourni les échantillons. Du reste, faquin, mimant le baronnet ou le marquis, endurci, coriace aux dédains, il mange familièrement dans la main de tout le monde; il refait le même bon mot jusqu'à six fois dans la même soirée, en rit jusqu'à douze fois, et se flatte d'être homme à la mode. Pauvre zoophite!

C'est là un type du fat, de l'automate, du petit-maitre, mais non pas un type unique sans concurrens ni rivaux. Il est des petits-maitres tellement absorbés dans la préoccupation de leur toilette, si profondément plongés dans les abstractions d'un nœud de cravate, d'un bouton de

chemise, d'une touffe de cheveux, qu'une révolution les coudoierait sans distraire leur esprit de son idée fixe, si toutefois le mot *esprit* peut s'employer en parlant d'eux. Les désastres politiques, l'insurrection et la guerre les trouvent impassibles; mais un pli de gilet les désespère et les rend fous. Une bévue de tailleur leur cause des insomnies, mais ils ronflaient en juillet 1830. Hommes végétaux à qui Dieu, dans un instant d'oubli, ne donna que la place d'un cœur, que l'enveloppe d'un cerveau!

J'en sais un, le Napoléon de son espèce, que je vois d'ici: sot luxurieux, montre à ressort, curiosité incomparable! Il a choisi pour théâtre ordinaire de ses ridicules le foyer de quelques-uns de nos théâtres: tous les soirs, il y joue gratis la pantomime du *Glorieux*. Daignez le contempler: il s'avance à pas cadencés; quelle prestance, quel maintien, quelle rayonnante satisfaction de lui-même! Il s'approche d'une glace, et caresse son image; il minaude, et se fait la cour. Diable! l'économie de sa cravate a souffert une imperceptible avarie; il la répare avec précaution, du bout des doigts, en amant discret. Allons! adore-toi, grand homme! de face d'abord, puis de trois-quarts, puis de profil. Mais que vois-je, bon Dieu! un poil de favoris qui s'insurge, une mèche rebelle au fer! Vite le

petit peigne. Très-bien ! Examine ta redingote maintenant ! Comme elle va ! quelle grâce ! voici un pli pourtant ; boutonne-toi : c'est mieux. Assieds-toi, étale tes pieds, allonge tes jambes, fais des envieux, et puis, encore un petit coup-d'œil à la glace ; une main sur ta hanche, l'autre au menton. Oh ! ainsi posé tu es magnifique, tu es sublime ! Arrive au dénouement, illustre comédien. Tire ton mouchoir de batiste, parfumé d'ambre ; donne-toi de l'air *piano, pianissimo*, de peur d'incommoder ton visage. Effleure amoureusement ta peau, de peur de l'offenser. C'est cela. Maintenant, va te montrer ailleurs, automate idiot, et fais-toi payer. On paie pour voir des bêtes moins curieuses.

VI.

Nous avons fourni des spécimen de la *première classe* des individus qui étouffent la mode à force de caresses. Passons à la seconde, aux individus qui l'insultent par insouciance, ou qui la foulent aux pieds par principe et par manie.

Cherchez parmi vos connaissances, vous y trouverez certainement l'homme dont je veux vous parler. Il est débraillé dans sa mise, décousu dans ses manières et incohérent dans ses paroles. Vêtu comme tout le monde, il ne ressemble

à personne. Il marie ensemble cravate sale et linge blanc, habit neuf et pantalon troué. Il n'y eut jamais contact, même indirect, entre une brosse et son chapeau. Aujourd'hui bien peigné, demain inculte et le visage terreux ; badinant, solâtrant avec un seul gant ; l'autre fut perdu le jour qu'il acheta la paire, il y a deux mois. A sa jambe droite, un sous-pied ; rien à la gauche, faute d'un bouton qu'il ne fera point replacer. Toujours moucheté, zébré d'éclaboussures, quelles que soient les conditions atmosphériques.

Cet homme, c'est un *badaud*. Chez lui, le physique est le symbole du moral ; il mâchonne des mots sans idée, éternue des phrases sans liaison, tousse des syllabes, et rien de plus.

Je suppose qu'il rencontre dans la rue un ami qu'il n'a pas vu depuis long-temps. En l'apercevant, il lève les mains en l'air avec une explosion de voix : « Tiens, tiens, tiens, vous voilà ! mais vous n'êtes donc plus à Bourges ? (Formule du badaud, pour demander : *Depuis quand êtes-vous à Paris ?*) — Mais apparemment. — Ah ! ce pauvre Agénor, va ! je suis bien aise de vous voir, parole d'honneur. — Et moi aussi, mon cher. — Comment allez-vous ? Que dit-on de neuf, là-bas ? Que faites-vous maintenant ? toujours dans l'instruction publique ?.. Ah, ah !.. — Non, je suis journaliste. — Tiens, tiens, tiens,

vous êtes journaliste!... ah, ah.. vous êtes journaliste... ah! oui-dà... allons, tant mieux... tiens, tiens, ce diable d'Agénor qui est journaliste!.. ah.. ah!... »

En ce moment plusieurs voitures se croisent, les passans refluent sur le trottoir; les deux interlocuteurs sont éclaboussés, heurtés, ballottés; le badaud prend son ami par le bras et le pousse sous une porte cochère; la conversation continue.

« Ah, ah! vous êtes journaliste, tiens, tiens; et depuis quand?—Depuis six mois.—Tiens, tiens.. ah.. ah! oui-dà.. très-bien, parfaitement bien. »

Ici une pause, le badaud creuse le pavé du bout de sa canne; il trace une ligne, un rond, un triangle, que sais-je? et de temps en temps il répète d'un air préoccupé: « Ah, ah! oui-dà, vous êtes journaliste! » L'autre veut partir. « Restez donc encore, mon cher, nous ne *causons* pas si souvent! »

Ici, récrudescence de lignes, de ronds, de triangles, et de l'interjection ah, ah!

Enfin, le badaud tiraille sa victime, lui demande son adresse, l'accable de poignées de main, et s'enfuit, enchanté de l'avoir rencontrée et d'avoir *causé*.

L'entrevue a duré trois quarts d'heure! jugez!

Si le badaud vous rend visite, c'est bien pis,

ma foi! après trois heures d'importunité, après avoir fait l'inventaire de tous vos meubles, s'être enquis du prix, de la qualité, de l'usage de chacun d'eux, il tire sa montre et vous dit: « Diable! je me sauve, il est tard, et je suis très pressé. » Il se lève alors, prend son chapeau, l'ôte, le remet, répète cinquante fois: « Je vais vous souhaiter le bonsoir », se rassied, cherche sa canne, fait des passes contre un fauteuil, fredonne, bat de la caisse sur votre cheminée, bâille, s'étend et ne part définitivement qu'au bout de six heures. Ouf! que le diable l'emporte!

A tout prendre cependant, le badaud est d'un naturel moins malfaisant que le *gladiateur*. J'appelle ainsi l'épileptique, l'enragé qui, non content d'être inculte lui-même, se livre à de perpétuels attentats contre la mise et la toilette d'autrui; dont la pantomime furibonde se traduit en exercices stratégiques; qui ponctue sa narration par un coup de coude, et, pour peu que vous sembliez inattentif, dénoue votre cravate, la renoue, boutonne votre habit, le déboutonne, le reboutonne, épile votre barbe, nettoie vos ongles, et ainsi de suite.

VII.

Il s'agit cette fois des ennemis jurés de la

mode, de ceux qui l'outragent avec connaissance de cause, préméditation, circonstances aggravantes, etc.

Si la question m'était soumise, à moi juré, j'enverrais au bain ces prétendus esprits forts, ces philosophes ratés, ces Diogènes d'estaminet et de mansarde, qui, se raidissant, s'acharnant contre toutes convenances, portent crânement un défi au bon ton, aux coutumes, aux usages reçus.

Quelle indulgence mérite, je vous prie, ce drôle impudent qui trouve que la propreté est un abus, le vêtement un préjugé, le linge une utopie; qui tient à honneur d'être sale jusqu'au dégoût, répudie la chemise et soupire après l'instant d'abjurer l'habit? Tel est cependant le cas du *cynique*. Il professe pour les gens qui se font la barbe et se lavent les mains un mépris indicible.

Les soins hygiéniques dénotent, à l'entendre, un petit esprit, une intelligence racornie par la civilisation. Voyez-le, lui, l'homme complet, l'homme au vaste cerveau, l'homme des premiers âges: il est râpé, souillé, raffalé, grasseyeux, délabré, mais libre des préoccupations de notre chétive nature. Il vit en sage. Sage est ici synonyme de brute.

Son abord infect donne des nausées; vous

rougisseriez de honte s'il vous accoste, d'indignation s'il vous tend la main; n'importe: il vous tient et ne vous lâchera pas: subissez-le, victime. Point d'efforts pour le fuir, ils seraient inutiles: vous voilà cloué au pilori; buvez l'ignominie, savourez-la. Le butor tire gravement une pipe de sa poche, la bourre, bat le briquet, aspire, et vous inonde de bouffées de tabac. Chemin faisant, il vous offre un petit verre, sans façon, sur le comptoir. Vous refusez; il se moque de vous, vous traite d'*homme à préjugés*, de *personnage délicat*, débite force morale sur le respect humain, et termine en pariant qu'il vous fera manger des pommes de terre frites, pour commencer votre éducation. Récriez-vous tant que vous voudrez, il n'en aura pas le démenti, il court droit à la poêle où frémit dans les flots d'un beurre rance son mets de prédilection. Si vous n'avez dans cet instant la présence d'esprit de vous esquiver, vous êtes perdu.

La marque est rayée de nos lois; mais la compagnie d'un pareil fléau subsiste, il y a plus que compensation.

Le lendemain quelqu'un vous dit: « Quel était ce mendiant avec qui vous cheminez hier? comment osez-vous hanter de telles gens? » C'est fort agréable en vérité!

VIII.

Reste, pour clore la liste, à vous signaler deux autres personnages, tous deux contempteurs du présent au profit du passé ; ils diffèrent pourtant touchant les dates. Celui-ci veut ressusciter le costume de la Convention : il étale un frac à larges revers, un gilet à pointes démesurées, et son épaisse cravate lui fait sept fois le tour du cou. Moquez-vous de sa mascarade, il vous traitera de muscadin, de mauvais citoyen. C'est un novateur, un réformateur, qui fait marcher de front le patriotisme et le ridicule : il est timbré, voilà tout.

Pour celui-là, c'est différent : il veut du moyen âge à tout prix. Tantôt il se rase le crâne comme un mignon d'Henri III, se revêt d'un pourpoint, et frise sa moustache ; tantôt il aplatit sur ses joues de longs cheveux gras, comme un varlet. Son menton se hérissé d'un poil touffu aiguisé en pointe, et son allure mime l'allure d'un soldat ou d'un mauvais garçon : c'est un *artiste*. Artiste ! en quoi ? comment ? Artiste, parce qu'il exécute le *bourgeois*, l'*épiciier* ; artiste parce qu'il abomine David, Racine, Corneille et *tutti quanti*. Du reste, de ces artistes-là, j'en connais deux particulièrement : l'un est garçon apo-

thicaire, ce qui n'empêche pas son *cœur d'homme de battre dans sa poitrine* ; l'autre est commis-libraire, ce qui ne l'empêche pas d'expédier à ses correspondans la *Henriade* et les *Satires* de Boileau. Après cela, fiez-vous à l'apparence et aux surnoms.

Il y aurait bien d'autres sots à mettre en scène ; mais comme leurs ridicules sont moins tenaces, leur sottise moins flagrante, je m'en abstiendrai.

Pour terminer, je dirai seulement : si vous voulez être à la mode, commencez par ne ressembler à aucun de ces gens-là. Quant au reste, suivez votre inspiration ; c'est un guide meilleur que les meilleurs conseils. Observez aussi les femmes, professeurs émérites en fait de tact et de convenances ; adaptez votre manière d'être à leurs goûts, à leurs préférences : il n'est pas de thermomètre plus infallible. Leur organisation est si complète, il y a dans leurs impressions tant de délicatesse et de mobilité, qu'elles devinent et saisissent en quelques heures ce qui nous coûterait à nous de longues années d'efforts et d'études. La mode est leur premier besoin ; leur vie, leur avenir, leur bonheur se résume dans cette pensée : charmer et séduire. Eh bien ! voyez comme cette pensée se reflète dans les nuances si variables, dans les phases si fugitives de la mode. Voyez-la, cette pensée, se faisant tour-à-

tour nœud de rubans, gaze légère, couleur tendre, manche à gigot, corsage à la Marie Stuart; voyez-la se formulant en longues tresses de cheveux, en guirlandes de fleurs, en mantille, en bibi, en manchon, en fourrures. La parure d'une femme contient plus d'idées que le plus gros livre; elle a son langage à elle, langage mystérieux et poétique qui déjoue l'érudition de l'Institut, mais que l'homme de tact est habile à saisir.

Soyez donc d'abord homme de tact et vous serez bientôt homme à la mode, dans la bonne acception du mot.

CHARLES BALLARD.



MONTFAUCON.



N'achète pas ce cheval, et pour cause ;
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard.

PIRON. *Le Cordelier cheval.*

Sur une éminence, entre le faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple, s'élevait un haut massif de maçonnerie surmonté de treize piliers de fortes pierres; ces piliers supportaient de grosses pièces de bois auxquelles pendaient des chaînes de fer liant les cadavres des criminels exécutés dans ce lieu ou dans la ville.